

**Pierre Béhel**

# **La bascule**

***Roman***

## **L a b a s c u l e**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

## **L a b a s c u l e**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

# La bascule

## **L a b a s c u l e**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La région de Morbourg a été utilisée dans de nombreux romans de Pierre Béhel. S'il y a une cohérence de cet univers, le présent roman peut être lu indépendamment des autres.

## **L a b a s c u l e**

**L a b a s c u l e**

# **Prologue**

# La bascule



## La bascule

**20 avril 1999**

Dans un coin du terrain, les ronces commençaient à couvrir une camionnette Citroën type H grise. Il ne restait pas grand'chose de celle-ci. Avec les années, les pneus s'étaient désagrégés, la taule avait rouillé, commençant à se trouer en de nombreux endroits, et l'intérieur servait d'abri à de multiples animaux, des insectes, des rongeurs ou des oiseaux. Elle était à l'image du reste du terrain : des arbres y avaient poussés anarchiquement, des bouleaux, des chênes ou des conifères. Le reste était couvert d'herbes folles déjà plus hautes que le genou malgré la saison, le printemps ayant été précoce cette année-là dans la région.

Au centre, trônait une maison. De plan carré, d'une dizaine de mètres de côtés, elle ne possédait pas d'étage mais son toit à quatre pentes couvert de taules était percé de fenêtres. Il y avait donc une sorte de grenier plutôt qu'un véritable étage. Le crépi qui la recouvrait n'avait pas été repeint depuis longtemps, si on excepte les tags. Si elle n'avait pas d'étage, la maison semblait par contre posséder une cave : le rez-de-chaussée était légèrement surélevé et on pouvait voir quelques débouchés d'aérations conçus pour être discrets.

## La bascule

Des grapheurs s'étaient amusés en plusieurs endroits des murs extérieurs. Mais les barreaux aux fenêtres comme la porte semblaient ne jamais avoir été violés.

Une petite camionnette, construite sur la base d'une voiture de tourisme, pénétra dans le terrain, se dirigeant vers la maison sans prendre garde aux herbes hautes. Elle utilisait un chemin déjà tracé et partiellement effacé par le renouvellement annuel de la végétation.

Quand le véhicule stoppa près de la porte de la maison, l'homme qui la conduisait retourna à pieds à la barrière d'entrée pour la refermer. Puis il revint à son utilitaire et ouvrit la porte arrière.

Il se saisit d'un grand paquet enroulé dans un tapis. Avec, malgré tout, un certain soin, il le traîna jusque sur le sol. Il prit garde à amortir l'atterrissage sur le sol. Malgré tout, un petit cri étouffé retentit, à mi-chemin entre la protestation et la douleur. Le tapis se tortilla un peu.

« Taisez-vous un peu, vous me fatiguez, et il n'y a que moi pour entendre vos jérémiades incessantes » soupira l'homme.

« Où sommes-nous ? »

« Là où vous vouliez être. »

L'exclamation qui parvint à sortir du tapis était étouffée et incompréhensible. Elle tenait, au départ, sans

## La bascule

doute plus de l'onomatopée que d'une expression articulée.

L'homme referma l'utilitaire, laissant un instant le tapis dans l'herbe humide. Puis il se dirigea vers la porte de la maison et, grâce à une clé qu'il retira de sa poche, il ouvrit la porte. Une odeur de renfermé s'échappa. L'homme détourna la tête, en retenant sa respiration, avec une légère grimace de dégoût, par réflexe.

Il entra dans la maison et ouvrit plusieurs fenêtres. Il fallait aérer. Depuis combien de temps n'y avait-il eu personne ici ? Des mois. Et, si on excepte les quelques passages rapides de l'homme, des années. Des dizaines d'années.

L'endroit était rempli de poussière, de toiles d'araignées. Les quelques meubles, une table, des chaises, n'étaient pas couverts et leur couleur restait inconnue tant ils étaient sales. Dans un coin, il y avait une sorte de vieille cuisinière en fonte, prévue pour qu'on y fasse brûler du charbon. Une plaque de cuisson électrique était posée dessus. A côté, l'évier écaillé devait avoir le même âge.

Une deuxième pièce était accessible à partir du séjour : Il s'y trouvait un lit pour deux personnes avec juste un matelas sur un sommier.

L'homme retourna près de la porte d'entrée et mis en fonctionnement l'alimentation électrique de la maison. Se baissant, il ouvrit un petit panneau dans le

## La bascule

mur et tourna un robinet. Il resta un instant à écouter, vérifiant à l'oreille qu'aucune fuite ne s'était déclenchée.

Puis il se rendit dans les toilettes et urina avant de tirer la chasse d'eau. Il observa la plomberie mais celle-ci sembla se comporter comme attendu. Pas de fuite. L'homme fut soulagé.

Alors il se décida à aller chercher le tapis en rouleau qui reposait dans l'herbe. Il l'apporta dans la pièce principale puis referma la porte et les fenêtres. Il s'agenouilla ensuite à côté du tapis et dénoua les cordelettes avant de dérouler ce qui cachait la femme.

Elle était enchaînée aux pieds et aux mains mais n'était pas bâillonnée. Ses yeux firent aussitôt le tour de l'endroit.

« C'est donc ici ? »

« Oui. »

« Il y a moyen d'aller aux toilettes ? »

L'homme montra la porte appropriée. La femme tenta de se lever mais, à cause des chaînes, n'y parvint pas.

« Mettez-vous à genoux. Je vais vous aider. »

Quand elle fut enfin debout, elle se dirigea à petits pas, toujours entravée, vers les toilettes. Avant de s'y enfermer, elle se retourna vers l'homme.

« Ca vous fait rire de me voir marcher comme ça ? »

## La bascule

« Non. C'est juste que je préfère que vous ne profitiez pas de ce passage aux toilettes pour me fausser compagnie. »

« Il faudrait faire le ménage, ici. »

L'homme sourit. Il pensa que ça ne serait sans doute pas sa première remarque si, un jour, il se retrouvait dans la situation de la femme. La porte des toilettes fut claquée.

Il profita de la pause pour aller chercher dans sa voiture ce qu'il avait prévu pour rendre le séjour un peu plus agréable. Il y avait des draps pour le lit, de quoi faire le ménage (dont un aspirateur-balai assez léger et maniable pour traquer les toiles d'araignées au plafond), de la nourriture en conserve... Depuis combien de temps n'avait-il pas passé ne serait-ce qu'une nuit dans cette maison ? Des années. Il revenait de temps en temps, se contentant de pique-niquer.

Si on exceptait les souvenirs, l'endroit était plutôt agréable. Il aurait suffi de rénover ou de reconstruire la petite maison pour en faire un lieu de résidence très chic. Après tout, au bout du terrain, on se trouvait au bord de la falaise. Et, à quelques dizaines de mètres de la limite du terrain, se trouvait l'ancien château des vicomtes de Saint-Alban. Une ruine, aussi. L'homme ignorait qui en avait hérité et il s'en moquait. Le château finirait par s'effondrer, même si quelques travaux y étaient faits de temps en temps.

## La bascule

L'homme sortit. Il avait besoin d'aller voir la mer. Dans la maison, il avait toujours ressenti comme une sensation d'étouffement. Jamais il n'y avait habité. Jamais il n'y avait vécu. Enfant, on ne l'avait jamais emmené ici. Il n'avait découvert son héritage qu'une fois adulte. Il n'avait découvert l'histoire de cet endroit et de sa famille qu'une fois adulte. Il avait alors vécu une sorte de dépression.

Séverine et Joseph Formentin n'étaient pas ses parents. Ils l'avaient pourtant élevé comme s'il avait été leur fils, avec une trop grosse différence d'âge cela dit, il avait fini par s'en apercevoir. Alors, ils avaient avoué l'avoir adopté. Toute la vérité, il la découvrit plus tard, en devenant majeur.

Durant sa dépression, il se surprit à leur en vouloir de tous ces mensonges. Pourtant, qu'auraient-ils pu faire ? Qu'auraient-ils pu dire à un enfant ? Non, l'homme avait fini par accepter. Accepter les mensonges et les omissions. Accepter l'amour parental du couple Formentin. Accepter l'inacceptable de son histoire familiale. Séverine et Joseph Formentin lui avaient répété : il n'était pas coupable de tout cela.

Mais, s'il était innocent, que faisait cette femme enchaînée dans cette maison maudite ? Et si c'était elle qui avait raison ? L'homme marcha dans les herbes hautes et humides tout en songeant à tout cela.

Le bord de la falaise était là. Quelques pas en avant et plus rien n'aurait d'importance.

## La bascule

D'un côté, on apercevait Morbourg, essentiellement son vaste port. La limite urbaine n'était pas très loin. Le village de Saint-Alban appartenait à la proche banlieue de la ville mais était un peu plus à l'intérieur des terres. De l'autre côté, il y avait le château des vicomtes de Saint-Alban. Un simple corps de bâtiment à la toiture usée. Le vieux château féodal n'existait plus depuis longtemps, remplacé par ce bâtiment de style Renaissance, construit à partir du donjon dont on pouvait encore vaguement deviner la présence dans un coin.

Et, devant, à perte de vue, la mer. L'homme regarda le lointain, longtemps.

Enfin, il retourna dans la maison. La femme s'était assise sur une chaise après l'avoir vaguement dépoussiérée.

« Vous voilà enfin, Guy Routot. J'ai cru que vous m'aviez abandonnée là, livrée à quelque araignée féroce. »

L'homme sourit tristement.

« Ici, vous pouvez utiliser ce nom. »

« C'est votre nom. »

« Oui, vous avez raison, c'est mon nom. Et cette maison est celle que fit construire mon grand-père. »

« Emile Routot. »

« Oui. »

## **L a b a s c u l e**



**L a b a s c u l e**

# **Première partie**

## **L a b a s c u l e**

## **L a b a s c u l e**

**7 novembre 1921, 6h30**

La planche basculait bien, sans provoquer de grincement. Habillé d'un manteau noir et portant un chapeau de même couleur, l'homme fit le test plusieurs fois. Il faut dire que les assistants avaient été sermonnés : il ne fallait pas négliger le côté sinistre d'un tel grincement. C'était inapproprié. L'huile ne devait donc pas être épargnée.

De même, l'homme déclencha le mécanisme, provoquant la chute du mouton. Il tira sur la corde pour remettre le mouton en place. Nouveau test. Parfait. Un bruit sourd à chaque fois, celui du choc du mouton contre la lunette, sans aucun grincement, un bruit pur et beau.

L'homme en noir vérifia aussi la présence du grand panier parallélépipédique. Le couvercle était ouvert. Il attendait son chargement.

Autour, la foule, elle, attendait le véritable spectacle mais appréciait les prémisses. Il y eut quelques expressions de réjouissance. Le bon peuple aimait le travail bien fait. Il appréciait le soin apporté à la perfection professionnelle. L'homme préférait ne pas savoir ce que le bon peuple préférait en l'occurrence.

## La bascule

Cela n'avait pas d'importance : il n'était pas là pour complaire aux spectateurs.

L'homme sortit sa montre de son gousset et la regarda : il restait une dizaine de minutes. Les assistants étaient autour, dans l'espace délimité par les agents de police. La foule avait été repoussée au-delà d'une distance raisonnable, une dizaine de mètres. Cela permettrait au maximum de gens de jouir pleinement du spectacle qui, pourtant, aurait lieu sur la placette au niveau du sol.

Un corridor au travers de la foule avait été ménagé par les policiers entre l'espace libre et la grande porte métallique. C'est par là que viendrait celui qu'ils attendaient tous. Il faudrait le recevoir convenablement, avec honneur. Dans l'instant ultime, il ne reste aucune infamie, aucune honte. Il ne reste qu'un homme qu'il faut recevoir dignement.

L'homme en noir rangea sa montre. Il fit le tour de l'endroit du regard. Il reconnaissait cette foule, celle qui était présente à chaque fois. Elle était une foule venant au spectacle, ne se préoccupant pas de ce qui était juste ou non, cruel ou non. La même foule se rendait au cirque voir des fauves fouettés pour les forcer à réaliser mille tours qui amuseraient les enfants.

La placette était utilisée à chaque fois. Et les habitants des immeubles de rapport situés autour, et dont les fenêtres permettaient de mieux voir le spectacle, louaient leur vue. Plus l'étage était élevé, plus

## La bascule

le prix l'était aussi. Les affaires avaient été bonnes pour les résidents : il y avait du monde derrière chaque fenêtre.

Combien y avait-il de gens présents, entre ceux qui étaient au niveau du sol et ceux derrière les fenêtres ? Quelques centaines, tout au plus. Pour l'homme en noir, c'était un chiffre raisonnable mais pas un record. Celui qu'il devait recevoir n'était pas extraordinaire non plus.

Soudain, quelque chose attira le regard de l'homme en noir. Au premier rang de la foule. Bien en face de la lucarne. Il y avait un enfant, une dizaine d'années environ. Il était triste. Il était surtout le seul enfant présent. Il était tenu par une femme habillée en noir, les deux mains de la femme croisées sur le ventre de l'enfant. Elle ne voulait pas qu'il s'échappe. Elle semblait vouloir le réconforter alors qu'elle-même avait visiblement davantage besoin de réconfort que l'enfant.

L'homme en noir fut tout d'abord scandalisé. On n'amène pas un enfant à ce genre de spectacle. Et on ne le met pas au premier rang, surtout en face de la lucarne. Il envisagea un court instant de demander à un policier d'intervenir, d'écarter cette femme et son enfant. Puis il comprit. Il s'était souvenu du visage de cette femme, de celui de cet enfant. Il avait croisée cette femme et son fils environ une heure plus tôt.

## La bascule

Un de ses assistants manquait encore à l'appel. Il n'était pas ressorti. Il avait à préparer convenablement celui qui devrait être reçu dans quelques instants.

Soudain, il y eut de l'agitation dans la foule. Comme l'homme en noir, tout le monde avait entendu un ébranlement dans la grande porte métallique. Le portillon s'ouvrit et l'assistant manquant vint rejoindre les autres.

L'homme en noir l'interrogea du regard. L'assistant confirma en silence que tout était prêt. Voilà, dans quelques minutes, le spectacle serait terminé. Il resterait alors seulement à nettoyer et démonter l'engin. Et nettoyer aussi la placette où la foule s'était rassemblée. Il ne devait rester aucune trace, si on excepte les pavés plats positionnés aux endroits appropriés pour que l'engin soit bien stable.

Pour quelques secondes que les gens regarderaient, c'était beaucoup de travail, tout de même.

## La bascule

### 7 novembre 1921, 7h00

« Emile Routot, né le 20 avril 1889 à Morbourg, vous avez été reconnu coupable... »

Par réflexe, Emile Routot s'était levé pour écouter le procureur. Mais, à vrai dire, il ne l'écoutait pas. Il avait les mains attachées dans le dos et les jambes aussi étaient entravées. Pas de chaînes : des cordes. Il pouvait marcher mais pas courir. L'assistant du bourreau avait fait correctement son travail, pour autant qu'Emile Routot pouvait en juger : le col de la chemise était découpé, les cheveux rasés dans le cou.

Sa femme était sortie avec son fils. Ils assisteraient à l'exécution avec le reste de la foule. Par fierté, Emile Routot espérait une affluence considérable. Il s'était promis de ne pas défaillir, de ne pas faire honte à son fils. C'était bien droit, sans frémir, qu'il se ferait couper en deux.

Le cortège se mettait en place. D'abord, des policiers, armes au poing. Puis deux gardes pénitentiaires qui l'emmenaient, chacun le prenant par un bras. Suivaient deux autres policiers armés et, enfin, les officiels : le procureur, son avocat, le directeur de la prison...

Le cortège sortit du bâtiment d'honneur de la prison, là où avait eu lieu l'ultime rencontre entre le

## La bascule

condamné et ses proches, là où il avait pu fumer une dernière cigarette et boire un dernier verre de rhum.

Traverser la cour. La grande porte métallique n'avait pas été entièrement ouverte mais juste le portillon. Le gardien de faction s'écarta pour laisser passer le cortège. Il fallut que les deux gardes tournent et fassent franchir au condamné le seuil de la prison en marchant de côté. Ils veillèrent à ce qu'il puisse franchir l'étroit passage sans se fracasser le crâne ni se prendre les pieds dans la marche métallique. Il devait arriver à sa destination en parfait état et dignement.

Voilà, le seuil avait été franchi. Emile Routot obligea le cortège à marquer un temps d'arrêt. Il avait vu la guillotine, le bourreau et ses assistants. Mais c'était la foule qu'il toisait. Il regarda aussi ceux qui assistaient au spectacle depuis les fenêtres. En face de la lunette de la guillotine, il vit sa femme et son fils. Il leur sourit. Quelques secondes d'arrêt. C'était déjà de trop. Les gardes le forcèrent à avancer. Ils laissèrent leur place à deux assistants du bourreau qui l'amènèrent contre la planche basculante. Le bourreau fixa une lanière autour de son invité. Celui-ci était désormais solidaire des mouvements de la planche.

Les assistants s'accroupirent et saisirent les mollets du condamné tandis que le bourreau appuyait sur le haut de son dos. La planche bascula.

Maintenant qu'Emile Routot était horizontal, qu'il voyait la lunette ouverte en redressant la tête, ses



## La bascule

bonnes résolutions s'évanouirent. Il eut peur. Il allait mourir dans quelques secondes.

La planche avança. Les épaules du condamné heurtèrent la lunette que le bourreau referma. Le cou d'Emile Routot était désormais emprisonné.

Il vit son fils et sa femme. Ils étaient paralysés. Ils regardaient. Ils tremblaient. Emile Routot se força à sourire. Le sourire était forcé. Il crevait de trouille.

Puis un assistant du bourreau se plaça devant lui, bouchant la vue. Il portait un grand tablier de boucher. Il saisit les oreilles du condamné, tirant la tête pour bien dégager le cou et la placer à l'horizontale.

Fernand Routot ne voyait plus son père : l'assistant qui s'était placé devant la lunette de la guillotine l'en empêchait. Alors il leva les yeux. Il vit le mouton, retenu par une sorte de crochet. Et, en dessous, la lame. La lame était bien propre, brillante dans le soleil levant. Elle était belle. Il y avait comme une magie fantastique dans ce rituel.

Son père avait perdu. La police, la justice, les bourgeois gagnaient. C'était le jeu. Et mourir ainsi était préférable à bien d'autres formes de mort. Le rituel montrait l'importance acquise par le criminel exécuté, le rang qu'il avait atteint. Oui, Fernand Routot était fier de son père, fier d'être là. S'il devait mourir, c'est ainsi qu'il aimerait que ça se passe. Il mourrait un jour, bien sûr. Il le savait bien, même s'il n'avait que dix ans et demi. Il priait que cela soit ainsi.

## La bascule

Les sentiments d'Eugénie Cernay, épouse Routot, étaient bien différents. L'homme pour qui, ou plutôt à cause de qui, elle avait tout perdu, même sa famille qui l'avait reniée, allait mourir. Egalement privée de la vue de la tête qui allait être tranchée, elle regardait la lame. Celle-ci brillait dans le soleil. L'épouse eut un frissonnement d'horreur. C'était un grand couteau, le plus immense couteau qu'elle n'avait jamais vu. Une larme quitta chacun de ses yeux, coulant sur chaque joue. Elle serra son fils contre elle. Elle se mit à prier : Dieu fasse que son fils soit sauvé, qu'il ne suive pas la voie de son père.

Le bourreau actionna le mécanisme. Le mouton fut relâché. Il chuta avec la lame fixée en-dessous. Une fraction d'instant suffit pour que la lame tranche le cou du condamné et que le mouton heurte la lunette. Le bruit n'avait pas été très différent du fonctionnement à blanc. L'os et la chair avaient pourtant été tranchés.

Emile Routot était mort. Son corps fut détaché de la planche puis basculé dans le grand panier placé à côté. L'assistant qui avait la tête dans les mains s'approcha du panier pour la jeter négligemment dedans puis refermer le couvercle.

Déjà, les autres assistants apportaient des seaux d'eau. Il fallait laver le sang qui rougissait les pavés. Il ne devrait plus y avoir, dans l'heure qui venait, la moindre trace de l'exécution.

## La bascule

**5 mai 1910**

Il faisait un temps magnifique. Le printemps, cette année là, dans la région de Morbourg, était chaud. Il suffisait de se mettre à l'abri durant les courtes pluies, des giboulées en retard, pour profiter de l'air venant de la mer, chargé d'embruns iodés.

Le terrain allait jusqu'à la falaise, même s'il fallait laisser un passage pour les douaniers. Emile Routot campa sur ses deux jambes un peu écartées, les poings sur les hanches, la casquette vissée sur la tête, et il regarda la mer. L'océan, voilà quel était un domaine à la hauteur de ses ambitions, à la taille de ses mérites.

Jamais il n'avait trempé dans des affaires de contrebande. Il ne savait pas faire. Pas encore. Mais un tel terrain, avec un accès direct à la mer, cela donnait évidemment des idées. Une poulie démontable, des cordes d'une centaine de mètres... Oui, monter discrètement des choses depuis la grève devait pouvoir se faire.

Le nouveau propriétaire regarda de droite et de gauche. Il voulait prendre la mesure de son domaine. Pas très loin, il y avait le château des vicomtes de Saint-Alban. Emile Routot se lissa la moustache en souriant. Voilà des voisins intéressants. Prestigieux en tous cas. Mais il n'oubliait pas une règle d'or du métier : ne pas

## La bascule

se compromettre autour de son repère. Il fallait rester insoupçonné pour tous ceux qui sauraient où était son refuge.

Quand il se retourna totalement, son sourire s'effaça. Il lui semblait que les terrassiers étaient bien lents. Ils creusaient le trou où se tiendrait sa cave. Par-dessus, il y aurait une petite maison. Mais le trou demeurerait, pour l'heure, d'une profondeur d'une dizaine de centimètres. On continuait d'évacuer l'humus et la roche calcaire était encore intacte.

Il se rapprocha du chef des terrassiers.

« Eh bien, ça n'avance pas beaucoup... »

« Vous rigolez ? L'humus est déjà parti. Le trou sera fini dans quelques jours. De toutes les façons, vous payez au volume, pas au temps. Alors, croyez-le, plus tôt on aura fini, plus on sera content. »

Malgré une moue dubitative, Emile Routot hocha la tête et s'éloigna, allant retrouver son épouse, à l'ombre d'un grand boulot. Il fallait qu'il la mette enceinte au plus vite sinon elle finirait par s'en aller. Ses parents l'avaient maudite mais les mères cèdent toujours aux filles pénitentes.

En voyant son homme revenir vers elle, marchant d'un pas assuré et viril, Eugénie Cernay épouse Routot frémit en imaginant les différents muscles jouer. Il était beau et tellement séduisant. Sans qu'elle l'ait vraiment voulue, ses cuisses s'écartèrent légèrement. Elle rougit. Parler des tourments de la chair

## La bascule

était tabou à cette époque. Ils n'en étaient que plus redoutables. Et c'est ainsi qu'un cambrioleur avait séduit la fille de ses victimes.

Impossible de se marier à l'église. Il avait fallu faire cela discrètement, à la mairie, avec deux témoins recrutés au bar à qui son mari avait payé une tournée ou deux pour les remercier. Eugénie Cernay regrettait d'être, selon les règles de l'Église, une pécheresse, une adultérine, voire une putain. Elle rêvait de pouvoir régulariser les choses, de se faire pardonner de Dieu et de ses prêtres, de se réconcilier avec ses parents. Emile n'était-il pas un bel homme que toute femme ne pouvait qu'aimer ? La beauté du diable...

Mais ils allaient avoir une maison à eux. Ce n'était pas rien. D'accord, c'était un peu loin du centre ville, une heure de marche environ. Mais il y avait une vue superbe. Et les vicomtes de Saint-Alban, une lignée prestigieuse, étaient leurs voisins.

S'asseyant dans les herbes hautes à côté de sa femme, Emile Routot enroula celle-ci dans son bras droit, gonflant plus que nécessaire ses muscles. Il sentit le corps de la femme frémir. Avec son autre main, il lui caressa les cuisses.

« Nous ne sommes pas seuls, Emile » lui dit-elle, sur un ton de reproche, avant de l'embrasser goulûment.

**La suite est en vente sur <http://www.pierrebehel.com>**